

Emmanuel Pasquier

LA PHILO DANS LE PRÉFA

« UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE »

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

MINI-POCHE AO numéro 14
mini-poche AO : ISSN 2101-3055
Une journée particulière : ISSN 2106-4407

© 2010 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-18-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Autoroute A3, 7h45. Rampe de lancement de la journée. Deux grands dragons se croisent dans la nuit en serpentant à travers le Nord-Est parisien. Le blanc, qui descend doucement vers Paris, les phares comme autant de petits yeux d'un animal fantastique. Le rouge, qui s'en éloigne à plus grande vitesse, dont je fais moi-même partie. Il y a une demi-heure, je dormais. Me voici qui navigue entre les poids lourds, tenant le volant d'une main, effaçant de l'autre la buée du pare-brise. Je sais qu'elle n'aura pas le temps de se dissiper avant la fin de mon petit périple du jeudi matin.

Je suis entré à Montreuil, direction « LE BLANC-MESNIL », ne pas sortir à droite vers Rosny, coller à gauche d'abord pour se caler sur l'axe Roissy-Charles-de-Gaulle, puis, tranquillement, se rabattre sur la file de droite et laisser passer les gens pressés.

J'ai essayé d'écouter un peu les nouvelles, mais l'autoradio refuse obstinément de capter quoi que ce soit en clair. Je me rabats sur les CD, le lecteur se stabilise après deux ou trois tentatives. Je suis au jazz en ce moment, Medeski Martin & Wood, un album qu'ils ont fait pour les enfants, simple et enjoué : *Let's go everywhere, man, let's go everywhere...*, une ambiance qui contraste avec la nuit, le froid, la vitesse autour de moi.

Dans la longue courbe, pourtant, vers Aulnay, le temps ralentit. Les deux couloirs, la blanche et la rouge, sont un instant dessinées sans autre but que celui d'être ici. Quelques secondes de repos où la route serait un tableau. Puis ça repart, « *Let's go everywhere, man, there's lots of fun*

out there, man... », je colle bien à droite : je sors à la prochaine. Voilà, c'est fait. Je laisse Aulnay sur ma droite, je prends à gauche vers « LE BLANC-MESNIL-CENTRE », quelques virages, un pont métallique, puis une longue avenue, bordée de commerces et de pavillons, il n'y a plus qu'à laisser filer.

Il fait encore nuit, un peu moins que tout à l'heure pourtant. Du coin de l'œil, j'aperçois un collègue qui promène son très petit chien sur la pelouse du rond-point. Des files d'adolescents convergent tranquillement dans la même direction que moi. Je traverse la grande place, passe le château d'eau et tourne à droite, rue Charles-de-Gaulle je crois. Gare aux ralentisseurs et aux ados nonchalants qui passent devant ma voiture comme des vaches sacrées. À gauche, la grille du parking sécurisé. Je tourne, j'entre, je stoppe. Frein à main. Je souffle. Je laisse Medeski & Wood jouer encore quelques mesures : « *Where is the music ?* » demandent des voix d'enfants.

« *Where is the music ?* » On cherchera plus tard. Je coupe le contact et la musique en même temps. J'attrape mon sac, lourd, trop lourd, il faudrait vraiment que je trie un de ces jours. Je retraverse le parking dans l'autre sens en préparant mes clés. J'avance. Je ne suis plus « *Manu* », je ne suis plus « *chéri* », je ne suis plus « *papa* », je suis « *monsieur Pasquier* », prof de philo au lycée Rosa-Luxemburg du Blanc-Mesnil, les yeux embrumés, un petit sourire aux lèvres.

Nous retrouvons monsieur Pasquier à la mi-journée, enfoncé dans le canapé en moleskine d'un bar-brasserie à l'angle de la place du Forum. Il a un cahier rouge à la main et il profite de ce long « trou » dans son emploi du temps du jeudi pour griffonner la description de sa matinée :

« Mon emploi du temps est ainsi fait que j'ai trois heures de cours le matin, de 8 heures à 11 heures, puis trois heures de cours l'après-midi, de 15 h 30 à 18 h 30. Cela me permettrait de rentrer chez moi, mais, tout compte fait, temps de transport compris, cela n'en vaut guère la peine. Je préfère m'épargner un aller-retour, pren-

dre une heure pour régler diverses tâches administratives, une demi-heure pour déjeuner à la cantine, puis changer d'air.

« Je ne vais pas bien loin. Le lycée n'est pas mal environné. D'un côté un parc, pas désagréable, abritant même un petit lac où nagent des cygnes ; de l'autre, un grand centre culturel, réunissant un théâtre et une médiathèque, autour d'une place au centre de laquelle est plantée une flèche géante, dont le penne est brisé. Sculpture contemporaine monumentale qui a l'air de dire : "C'est ici que ça se passe ! Un dieu – Hercule peut-être – a tiré au hasard une flèche en lui demandant de montrer où était le centre du monde, et elle est tombée... là !" Chiche !

« À l'heure du déjeuner, les adolescents traînent sur la place, autour du kebab, debout ou assis sur quelques marches basses. Les bancs publics ont été soigneusement supprimés pour éviter les regroupements. Le sport à la mode est le rodéo à scooter. Les garçons se succèdent, traversant la pla-

ce en pétaradant, en équilibre, à genoux ou debout sur la roue arrière, parfois à deux. C'est à qui tiendra le plus longtemps. On attend qu'il y en ait un qui tombe, que le scooter hors de contrôle aille s'écraser sur un passant, que le journal *Le Parisien* titre : "Rodéo mortel au Blanc-Mesnil, encore un drame de la banlieue", mais rien de tel ne se produit. Ils tournent autour de la place pendant l'heure du repas, puis repartent vers leurs lycées, ou s'arrêtent faute de public.

« J'observe tout cela depuis la baie vitrée de cette brasserie propre et presque toujours vide. Le patron, derrière son comptoir, a les yeux rivés sur l'extérieur, marmonne que "ce ne sont pas des humains", que ce sont des "sauvages", des "cannibales", que "les valeurs se perdent", que "les parents sont démissionnaires", que "la police n'est jamais là au bon moment", etc. Il détaille à qui veut l'entendre la dernière bagarre à laquelle il a assisté, qu'ils étaient à vingt contre un, qu'on a

vu le père de la victime faire des rondes dans le quartier pour retrouver les coupables. Tout cela est malheureusement vrai. Le quartier est marqué par l'affrontement entre bandes de cités rivales, "les Tilleuls" contre le "212" (un mort l'an dernier, un autre l'année d'avant). Le patron voudrait bien que je communie dans l'indignation avec lui. Mais je baisse obstinément la tête vers mon cahier dès qu'il fait mine de s'adresser à moi. »

J'ai trois heures à tirer et j'ai décidé d'en faire un temps pour moi. Pas de copies, pas de corvées, rien d'utilitaire. Je me cale dans la banquette, je commande un café, je ferme les écoutilles et j'écris – sauf pour regarder un adolescent faire de l'équilibre sur son scooter une fois de temps en temps. Voilà comment ce trou dans mon emploi du temps, que j'ai tant essayé de faire supprimer en début d'année, est devenu une petite parenthèse hors du temps dans ma semaine. Un sujet classique de philo pose la question : « Qu'est-ce que je perds quand je perds mon temps ? ». Une fois renversé dialectiquement, cela

devient : « Qu'est-ce que je gagne quand je perds mon temps ? »

Alors voilà, j'écris, et ce jour-là, aujourd'hui, j'écris... précisément ce que vous êtes en train de lire. Cela fait au moins un moment où vous pouvez être sûr que ce que je dis est vrai « mot pour mot » même. Suspendue, la question de savoir jusqu'où aller dans le détail, quels détails rendre et quels détails passer sous silence.

Pas si simple de raconter sa journée, de distinguer ce qui est propre à cette journée, par rapport à toutes les autres journées qui sont sédimentées en dessous ! « *Every life is many days, day after day...* » (« Toute vie est une pluralité de jours, jour après jour... », James Joyce). Mais la réciproque est vraie : toute journée est une vie. Toutes les journées sont dans une journée. Saint Augustin (je vais faire un peu mon prof de philo) nous a bien dit qu'il n'existe qu'un temps. Car le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore, et le présent n'est que la limite infinitésimale entre ces deux riens,

un point, « ...et ce point vole, rapide, de l'avenir au passé, durée sans étendue. » Donc le temps n'existe pas. Paradoxe. Le temps, c'est trois fois rien. Mais ces trois riens sont concentrés dans notre conscience, comme mémoire, comme attention et comme expectative. C'est là qu'existe le temps, dont les circonvolutions sont celles de notre âme même. Allez raconter le temps ! Il y a beaucoup trop de points, et entre chaque point, toujours un autre point, et ainsi à l'infini. En revanche, raconter ce que l'on dit, voilà qui est plus facile. Saint Augustin l'explique aussi : du passé, on ne connaît au fond que des mots : « Dans un récit véritable d'événements passés, la mémoire ne reproduit pas les réalités, qui ne sont plus, mais les mots nés des images qu'elles ont laissées en passant par nos sens, comme les traces de leurs pas. »

Voici donc quelques traces de pas.

